

Le journal de L.

Préface

Il est parfois des livres coups de poing, qui vous renversent un homme.

« Le journal de L. » fait partie de ces OVNIS de la littérature, ces livres impossibles à ranger dans une catégorie littéraire. On m'avait présenté le roman comme un « thriller psychologique » et j'avoue que pendant le premier quart, je me suis demandé si l'on ne s'était pas trompé de genre. La plume était belle et soignée, les personnages se mettaient en place progressivement avec leur caractère et leur mystère, Charles, l'inconnu du bus, l'insupportable Martineau... mais pas la moindre trace de meurtre sauvage à l'horizon. Erreur quand tu nous tiens... Malgré tout je continuais ma lecture me demandant quand commencerait réellement l'intrigue. Ce que j'ignorais, c'est que je nageais dedans jusqu'au cou et que Karine, à l'instar d'une araignée, tissait sa toile autour de moi, pour mieux me capturer. Plus je me débattais, plus la toile se resserrait, transformant ce que j'avais pu prendre comme le défaut de la longueur en qualité du travail soigné. Car Karine avait pensé à tout. Lentement elle semait les indices, préparant le terrain pour la chute finale. Oui, je sentais que cette Léanne cachait ses secrets dans son journal, oui, je sentais une ambiance pesante s'installer, comme une présence étrangère cachée derrière les mots du cahier intime. Un journal à la Bridget Jones ? Si l'on veut... mais une Bridget Jones torturée. Trentenaire obsédée par son carnet et à la note compulsive qui transforme progressivement le journal en un personnage à part entière. Ce L suivi d'un point comme dans les vieux polars du XIX^{ème} n'a pas fini de vous faire cogiter.

Et c'est là que vient tout le génie de l'auteur. Faire émerger de la matière du néant en jouant sur la symbolique du double. Contrairement à beaucoup de thrillers, « Le journal de L. » ne vous prend pas en otage par la rapidité de ses actions mais par l'atmosphère qui s'en dégage. Pourtant, la chute reste une douche froide, ce genre de fin suivie par le rembobinage de nos pensées où les tous les indices distillés prennent vie, prennent corps. Karine Carville manie la

plume comme un artisan pour créer un véritable travail d'orfèvre. La preuve vivante que les bons thrillers ne se trouvent pas forcément dans les grandes surfaces. Il existe en France, cachés dans l'ombre, des auteurs novateurs capables de conjuguer les genres pour créer une œuvre atypique et jubilatoire, un page turner unique en son genre.

Pierre Gaulon

Auteur de « La mort en rouge » et « Noir Ego », city éditions

1 - Lundi : une femme pressée

Je suis montée dans le bus un peu vite, certainement poussée par la pluie qui trempait mes collants. Ou par l'envie de savoir si j'allais de nouveau croiser le regard de l'inconnu de lundi dernier. Mais pour le moment, je peste intérieurement car je me suis cogné la cheville contre la haute marche du véhicule. La semaine commence bien !

Je joue un peu des coudes pour atteindre le milieu du bus qui a redémarré. Je me glisse entre deux usagers, ce qui n'est pas bien difficile vue ma stature et, adossée à la vitre froide, je serre ma sacoche d'ordinateur en cuir contre mon ventre. Les yeux rivés sur le voyant lumineux rouge qui se déplace de station en station au fil du trajet, je ne peux m'empêcher de faire le point sur ma journée.

Je revois ma maison, grande et parfaitement rangée, prête à m'accueillir ce soir. Je n'ai rien oublié : ni de mettre au congélateur les parts du bœuf bourguignon cuisiné hier, ni d'appuyer sur le bouton « Clean » de mon aspirateur-robot. Une lessive tourne dans le lave-linge, le lave-vaisselle est en mode « trempage » et l'alarme veille à ce qu'aucun intrus ne pénètre les lieux. Bref, côté vie personnelle, tout semble en ordre.

Mes yeux rattrapent le point rouge qui a profité de mon introspection pour échapper à ma surveillance. Encore sept stations.

Et pour le bureau ? Comme tous les lundis, je vais mener la réunion sur les projets en cours afin de faire le point sur ceux qui m'incombent, mais aussi prendre en notes l'état d'avancement des autres chantiers. Cela fait quelques mois que cette tâche m'a échoué, preuve de la confiance que Damien Thirot a en moi puisque le patron de *Thirot & Associés* se contente de mes *debriefings* pour diriger sa société d'architectes. Et la dernière réunion de

pré-bilan lui a prouvé qu'il pouvait me faire confiance : ses affaires sont florissantes. Je souris discrètement : l'acharnement à poursuivre de longues études a finalement porté ses fruits !

Trois stations. Je quitte des yeux le nom des arrêts et rencontre le regard gris qui me semble aujourd'hui presque familier. Il est là. J'ignore quand il est monté dans le bus – peut-être même y était-il avant moi ? – mais le regard qu'il me lance me laisse penser que cette rencontre n'est pas pour lui déplaire. Je baisse les yeux et glisse la main à l'intérieur de mon épais manteau. Mes doigts rencontrent la douceur rassurante d'un carnet souple relié de cuir. Je le sors de sa cachette, le cœur battant un peu plus vite, et cherche la page de mardi dernier. Voilà. J'avais commencé, en quelques discrets coups de crayon, à faire le portrait de cet usager au regard clair. J'attrape le porte-mine attaché par un lacet marron à mon journal et lance un coup d'œil torve à l'inconnu. Il m'a quittée des yeux, ce qui me laisse quelques secondes pour observer de nouveau son visage mat en partie envahi par une barbe naissante. Il ne doit volontairement se raser que tous les deux ou trois jours à la manière de ces stars du cinéma hollywoodien. Je remarque aussi les fines stries qui naissent aux bords externes de ses yeux quand il les plisse pour lire le nom de la station à venir.

Je détourne le regard au moment où il repose le sien sur moi. Je trace quelques traits rapides, sûre de mon geste malgré le bus qui négocie un tournant, et le visage encore flou de la semaine passée prend vie sous mon crayon. Oui, là je commence à le reconnaître !

Une courte sonnerie annonce l'arrivée à la station suivante. C'est à mon tour de descendre. Mon carnet retrouve sa place dans mon manteau et je me dirige vers la sortie du bus. Un vent glacé pique mon visage. Le contraste est saisissant avec la chaleur qui m'a fait frissonner lorsque je suis passée devant l'inconnu du bus.

Je me mets à l'abri un instant, le temps de reprendre mon journal à une nouvelle page.

Lundi 17 février

Il était encore dans le même bus que moi et m'a longuement regardée. J'ai complété le croquis de la semaine passée.

Avec l'habituelle sensation du devoir accompli, je range mon carnet en cuir et trotte vers le bel immeuble qui annonce fièrement *Thirot & Associés*.

La semaine ne commence peut-être pas si mal...

La réunion traîne en longueur. Assise à l'une des extrémités du long assemblage de tables noires, face à l'écran du vidéoprojecteur, j'ai du mal à m'empêcher de tapoter le bois laqué du bout de mon crayon. Cela fait une vingtaine de minutes que Jules Martineau tente de nous vendre la modification d'un immeuble en construction pour de sombres raisons de déplacements de tuyauteries. Pourquoi ne respecte-t-il pas le plan d'origine ? Une équipe de trois personnes a passé près de quatre semaines à la construction sur papier de cet immeuble de bureaux proche de La Défense. Toutes les solutions avaient été envisagées, tous les aménagements. La structure interne du bâtiment avait été rapidement décidée : il ne s'agissait pas de faire dans l'original mais dans le pratique. Et sans ruiner notre client dont le budget n'était pas extensible. Et aujourd'hui, Martineau nous annonce qu'il veut modifier les plans de distribution électrique et la plomberie ? Cela n'a aucun sens ! J'interviens donc un peu brutalement, coupant la parole à mon collègue.

– Je suppose que vous avez refait un plan final de la nouvelle distribution ?

Dans la salle, on entendrait une mouche voler. Mes collègues savent que ce n'est jamais bon quand j'interromps un exposé. Encore moins quand c'est celui de Martineau. Il n'y a rien à faire : lui, je ne le supporte pas. Nous travaillons ensemble depuis trois ans et il a toujours des idées tordues pour faire gagner plus d'argent au cabinet, quitte à bâcler un travail ou fermer les yeux sur une norme. Je sais que Damien Thirot ne l'apprécie pas non plus, mais c'est le premier architecte qui a été embauché au lancement de *Thirot & Associés* et ce serait très

difficile de se débarrasser de lui sans se ruiner. C'est qu'on gagne bien sa vie quand on est archi !

– Évidemment, me fait-il avec un sourire fielleux.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, preuve qu'il a réussi à me mettre hors de moi en un seul mot. J'ai envie de le gifler. Tout ce que j'espère, c'est que mes joues ne sont pas en train de trahir mon énervement.

Un plan apparaît sur le grand écran blanc. Je suis des yeux les lignes bleues et rouges. Les points de distribution ont l'air d'avoir été respectés. Pourtant, quelque chose cloche, c'est certain...

– Grâce à cette nouvelle distribution, on va pouvoir gagner du temps sur le chantier, reprend Martineau. Le fait de passer par les faux-plafonds permet aussi d'avoir une meilleure accessibilité en cas de réparation à effectuer.

Gagner du temps. Une petite alarme résonne dans ma tête. Son argumentaire ne tient pas la route : coulée dans les dalles en béton de l'immeuble la distribution aurait été bien plus protégée contre d'éventuelles pannes qu'avec un passage en faux-plafond... Gagner du temps. Le nœud du problème est là. Je plisse les yeux, preuve chez moi d'une intense concentration. Puis je me détends et esquisse un sourire. Je vois Martineau se crispier. Autour de nous, le silence règne toujours et les regards passent de l'un à l'autre, comme s'il s'agissait d'un match de tennis.

– Combien de temps allez-vous nous faire gagner ?

– Au moins trois semaines, me répond-il avec raideur.

Je hoche la tête et me lève en remballant mes affaires pour donner le signal du départ.

– J'en prends note. Et afin de m'assurer du respect de votre nouveau planning, j'enverrai une équipe faire le point sur l'avancement actuel du chantier.

Martineau blêmit. Voilà, j'appuie là où le bât blesse. Il est en retard sur le chantier et cela risque d'entraîner des pénalités que le cabinet devrait payer. Or cette erreur professionnelle engendrerait aussi une retenue sur son salaire...

Je quitte le vaste bureau en songeant que Damien va être satisfait d'apprendre que Martineau est sur la mauvaise pente. Il l'attend au tournant. Je pense que nous allons organiser un audit poussé pour la réception du chantier.

Mes talons ne font aucun bruit sur la moquette anthracite qui revêt tout le couloir. J'ouvre la seconde porte sur ma droite et pénètre dans mon bureau. Il n'est pas aussi grand que celui de mes confrères, mais il me convient : je suis ainsi certaine de ne pas entasser une foule d'objets inutiles. Mes dossiers sont méticuleusement rangés par ordre alphabétique dans une immense armoire acajou. Rien ne traîne sur le bureau coordonné à l'armoire, hormis un ordinateur portable dernier cri. Je suis la seule des architectes du cabinet à travailler sur un ordinateur portable. Tous les autres ont opté pour un fixe avec un écran immense, mais je préfère avoir toujours mon outil de travail avec moi : l'inspiration peut me prendre n'importe où.

C'est comme mon discret cahier journal : je l'ai toujours avec moi, prêt à servir. D'ailleurs, il est temps d'y consigner ce qui s'est passé ce matin. Je reprends la page du jour, non sans jeter un coup d'œil au visage de l'inconnu du bus. Il me plaît. J'ai l'impression qu'il me regarde, qu'il sait déjà qui je suis et, étrangement, cela me rassure.

Je secoue la tête. Une mèche brune s'échappe de ma coiffure. Je la laisse danser devant mon regard vert tandis que je reviens à la bonne page. J'attrape le porte-mine relié au carnet et me concentre avant d'écrire. Il faut aller à l'essentiel sans oublier les détails.

Ce matin, réunion hebdomadaire. Les 4 chantiers de Manuella avancent bien. Il faut envisager de garder l'Entreprise Simon pour des chantiers à venir : rapport qualité / prix excellent. Mon chantier de jonction des deux pavillons sur Suresnes est en bonne voie. Le permis de construire doit nous parvenir dans la semaine. Martineau a tenu à changer le plan

de distribution de l'immeuble pour les bureaux de Puteaux. J'ai compris que c'est parce qu'il a pris du retard sur le chantier et craint les pénalités. Il veut passer en partie par les faux-plafonds. Je vais en parler à Damien dans la journée.

J'ai trouvé Manuella bizarre pendant la réunion, un peu absente.

Les deux stagiaires s'en sortent bien et ont pris pas mal de notes ce matin.

RAS sur les autres.

Je referme mon journal en poussant un petit soupir satisfait. À présent, je peux préparer mon *debriefing* avec Damien. Ensuite, je m'attaquerai au nouveau dossier qu'il m'a confié hier : un superbe manoir au pied du Mont Valérien qui doit subir un *relooking* intérieur important. Je sens que je vais passer quelques semaines intéressantes pour moderniser le bâtiment sans lui faire perdre son charme.

Un coup frappé à ma porte me fait relever la tête. D'un geste naturel, je fais disparaître mon journal dans le premier tiroir de mon bureau. Je croise le regard noisette de Manuella.

– Je peux te parler ?

– Bien sûr !

Je l'invite d'un geste à s'asseoir en face de moi, heureuse de cette discussion entre filles. Car je connais bien ma collègue : si elle avait voulu me parler de quelque chose de professionnel, elle serait arrivée avec son gros dossier sous le bras, ses lunettes sur le nez et n'aurait pas fermé la porte.

– Alors ? Je sens que tu me caches quelque chose, lui dis-je en plaisantant.

Elle affiche un sourire espiègle. Ses émotions transparaissent sur son visage métissé avec un naturel déconcertant.

– Oui. Il faut que je te le dise parce que je n'en peux plus de garder le secret. Et puis, de toute façons vous allez tous vite le savoir...

Je souris pour l'inciter à poursuivre alors que mon cerveau a déjà éliminé une multitude de probabilités et vient de s'arrêter sur une hypothèse intéressante. Son regard s'accroche au mien, épiant ma réaction face à l'annonce de sa grossesse.

– Ça y est, Léanne, je suis enfin enceinte !

Ses yeux sont humides de bonheur. J'avais deviné. Je joins les mains dans un cri de joie et fais le tour du bureau pour la prendre dans mes bras.

– Oh, je suis tellement heureuse pour toi... enfin, pour vous !

On se regarde de nouveau. Je la trouve soudain d'une beauté intense, comme si toute la lumière de la pièce convergeait sur elle. Une pointe d'envie asticote ma poitrine. Je mets de côté mes pensées pour poser la question rituelle.

– C'est pour quand ?

– Début septembre, roucoule-t-elle sans se départir de son sourire.

– C'est parfait. Félicitations, c'est une bien meilleure nouvelle que la redistribution de Martineau ce matin.

Elle rit à ma touche d'humour. Puis elle redevient sérieuse.

– Tu crois que cela posera des soucis au cabinet ? D'ici là, je n'aurai sans doute pas terminé tous les chantiers en cours...

Je réfléchis. Un rétro-planning se met en place dans ma tête, incluant le congé maternité de ma collègue.

– Ne t'inquiète pas : je vais en parler dès aujourd'hui à Damien. D'ici trois mois, je reprendrai tes dossiers en douceur et assurerai la transition avec les clients. Et puis au mois de juillet l'activité se ralentit, sans compter qu'au mois d'août on fermera trois semaines. Non, cela ne devrait pas poser de souci.

Manuella sourit de nouveau, toute à son bonheur. Elle me remercie sincèrement et quitte mon bureau. C'est à peine si ses pieds touchent la moquette.

Je reprends mon journal.

Manuella est enceinte. Je vais voir l'organisation à adopter avec Damien lors du debriefing.

Je sors du bureau de Damien Thiroit en faisant une nouvelle fois l'inventaire de tout ce que je devais lui dire. Juste pour m'assurer que je n'ai rien oublié. Je devrais prendre l'habitude de me faire des *to tell lists* comme certains font des *to do lists* pour être certaine de me souvenir de tout, mais je ne parviens pas à m'imposer cette contrainte. Peut-être parce que je note déjà tellement de choses dans mon journal que j'aurais l'impression de perdre mon temps en faisant de nouveau une liste ? Voilà une hypothèse intéressante qu'il serait bon que je travaille avec mon psy... si j'en avais un ! Je souris en pénétrant dans mon bureau. L'époque de ma coûteuse analyse à 80 € la semaine est loin derrière moi ! Aujourd'hui, ces questions existentielles ne provoquent en moi qu'un petit rire moqueur.

Je pose mon ordinateur et mes dossiers sur mon bureau bien rangé et jette un coup d'œil vers la porte : la pause déjeuner est presque terminée mais le cabinet est encore silencieux. Je peux prendre le temps de noter ce que Damien nous a fait livrer durant notre longue réunion hebdomadaire : des sashimis au thon et des makis XXL... Damien connaît mon goût pour la cuisine japonaise et se fait un devoir de satisfaire mon estomac qui gronde invariablement lorsque l'heure du repas arrive. C'est un patron prévenant, à l'écoute des autres, mais qui peut se révéler impitoyable en affaires si on lui marche sur les pieds.

Un discret frottement me fait relever la tête.

Un homme est appuyé sur le chambranle de la porte, les bras croisés sur le torse, l'air moqueur. Contrairement aux autres employés, il ne porte pas le traditionnel costume-cravate mais une chemise à carreaux et un jean. Son regard glisse sur mon journal que je n'ai pas eu le temps de refermer, tandis que ses lèvres se pincent pour retenir une première pique. Je reste stoïque, mais je m'amuse déjà.

– Tu aurais dû être écrivaine... lance-t-il enfin en avançant vers moi.

– J’ai failli, mais je n’ai aucune imagination.

Je referme naturellement mon carnet en cuir et le glisse dans ma sacoche. Avec Charles, je ne sais jamais à quoi m’attendre.

– Ou hôtesse de l’air, poursuit-il en faisant le tour de mon bureau.

– Impossible : ils avaient déjà leur quota de nains.

– Laisse-moi deviner, se concentre-t-il. Tu étais en train de noter combien de sashimis mon frère t’a fait engloutir ce midi !

– Gagné ! Mais pour tout t’avouer, continuè-je sur le ton de la confiance, j’ai aussi noté combien de gros makis j’ai avalés...

– Je suppose que toute remarque sur ta santé mentale est vouée à l’indifférence ? me lance-t-il, les yeux dans les yeux.

– Il y en a qui ont essayé, mais ils ont eu des problèmes, fais-je d’un ton grave en maîtrisant à grand peine mon envie de rire.

– Tu veux dire qu’il y a des cadavres dans tes armoires ? souffle-t-il.

– Si je te le dis, je vais devoir te tuer...

Il baisse la tête, vaincu, puis la relève dans un grand éclat de rire.

– Bonjour quand même ! dit-il en me claquant une bise sonore sur la joue.

Je ris avec lui de nos bêtises. Charles est le seul ami que j’ai conservé de mes années d’adolescence. Bien que nos routes se soient un moment séparées lors de nos études supérieures, il a su retrouver le chemin de mon cœur lorsque j’en ai eu besoin. En toute amitié. Et c’est tout naturellement qu’il m’a rapprochée de son grand frère lorsque j’ai cherché du travail. Je lui dois d’avoir réussi ma carrière professionnelle jusqu’à présent et ce n’est pas rien !

– Sans vouloir être désagréable, reprend-il, tu sais que je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis au moins une semaine ?

Oups ! Déjà ? Je me repasse mentalement mes journées passées. Les lignes de mon journal intime défilent devant mes yeux. C'est qu'il dit vrai : il m'a croisée mercredi dernier dans l'ascenseur et depuis, rien. Je tente de me justifier, sans grande conviction :

– C'est qu'il y a beaucoup de travail ces temps-ci.

À son coup d'œil, je comprends que je ne trouverai aucune excuse valable face à cette défection amicale sans précédent. Il faut que je me rattrape !

– Et si je te proposais un petit repas durant lequel je te parlerai de quelqu'un ?

La curiosité illumine instantanément son visage.

– De qui ?

– Ça, tu le sauras si tu acceptes ma proposition...

– OK. On dîne chez toi ?

Évidemment...

– Non, au resto. C'est moi qui t'invite.

– Pourquoi jamais chez toi ? grogne-t-il.

– *Primo* parce que tu as la mémoire courte : tu es déjà venu manger à la maison.

Il grigne, nullement convaincu par mon argument. Il va être temps d'écourter notre discussion. Je commence à ouvrir quelques dossiers.

– *Secundo* parce que j'aime bien sortir : je vis seule, moi !

Il semble sceptique, mais il va bien devoir se contenter de ça.

– Maintenant, il va falloir que je me mette au travail sinon la boîte de ton frère va couler, le taquinè-je.

Il pousse un soupir à fendre l'âme, digne d'un comédien professionnel.

– Parfait. Je ne voudrais pas embêter davantage celle qui a su se rendre indispensable à mon tyran de frère.

– Charles, tu abuses. Damien n’a rien d’un tyran.

– Avec toi, peut-être... Mais avec les autres, c’est un vrai despote !

Je souris : les conflits fraternels pouvaient-ils durer toute une vie ? Encore une bonne question pour un psy ! Charles prend mon sourire pour la marque de la fin de notre discussion et me dit rapidement au revoir avant de s’éclipser. J’entends ses pas s’éloigner au son du discret frottement sur la moquette. Je ressors mon carnet.

J’ai vu Charles. Il se plaint de ne pas me voir assez. On doit se programmer un resto que je paierai. Il aurait aimé venir à la maison. Bon moment de camaraderie. Il m’a encore chambrée sur mon journal et ma taille.

Je range prestement mon carnet en entendant la porte de l’ascenseur s’ouvrir. Il est temps pour moi de me remettre au travail.

Le silence s’est installé à notre insu et je n’ai pas envie de le briser. J’ai déjà raconté en détail à ma mère la journée que je viens de passer au bureau. Elle m’a écoutée religieusement et a posé quelques questions, comme pour me prouver qu’elle était encore de ce monde. Mais je sais que c’est faux. Elle nous a quittés il y a quelques années déjà et c’est à son fantôme que j’ai l’impression de rendre visite une ou deux fois par semaine. Un fantôme qui vit à travers moi, par procuration. Si elle m’écoute ainsi lui parler de mes collègues qu’elle ne rencontrera jamais, c’est parce qu’elle n’a rien à raconter sur sa propre existence.

Je me concentre sur l’eau brûlante qui ruisselle sur nos deux assiettes et attrape l’éponge. Je profite de mon passage dans sa cuisine pour nettoyer aussi les reliefs de son déjeuner. La femme de ménage ne passera que demain, autant qu’elle ne trouve pas une autre marque criante du manque de dynamisme de ma mère... Et puis, faire la vaisselle m’a toujours aidée

à tout oublier, un peu comme si je me noyais dans la mousse parfumée comme on coule au fond de sa baignoire pour s'isoler du monde.

– Ce Damien, il t'aime bien, je crois.

Il n'est pas certain que cette phrase me soit destinée. Elle a très bien pu penser à haute voix, comme beaucoup de personnes seules. J'allais dire « âgées ». Pourtant, elle ne l'est pas. On n'est pas vieux à soixante-cinq ans. Enfin, du haut de mes vingt-neuf, c'est ce que je crois.

– Tu ne crois pas ?

La conversation est donc relancée... Sur une pente dangereuse. Je n'ai pas envie de lui dire encore une fois combien je suis seule dans ma vie. Je ne veux pas m'appesantir sur mon célibat. Mais je ne veux pas lui mentir non plus. Je repose l'éponge et installe la dernière assiette sur l'égouttoir en plastique bon marché. Je compose un ton badin pour répondre à ma mère :

– Je ne sais pas trop. Parfois, c'est aussi ce que je me dis, mais honnêtement, je ne pense pas être son style de femme.

– Mais est-ce ton style d'homme ?

Je croise le regard de ma mère : malgré la question un peu coquine, ses yeux ne brillent plus de cette flamme enjouée que je leur ai connue. Elle fait semblant. Comme moi.

– Je n'en suis pas très sûre. Et puis, le fait qu'il soit mon patron ne me donne pas trop envie d'y penser. Tu imagines si nous nous lançions dans une relation qui tournait mal ? Je tiens trop à ma place pour jouer à ça !

– Hum, je comprends.

Je la vois quitter péniblement la chaise de la cuisine sur laquelle elle était installée depuis le début de notre dîner et s'emparer d'un déambulateur en aluminium. Avec un soupir proche du gémissement, elle me tourne laborieusement le dos et s'engage, cahin-caha, dans le vestibule. Je refoule très loin au fond de moi cette révolte qui me tord le ventre à chaque fois que je la

vois se déplacer ainsi. Après son AVC, les médecins avaient affirmé qu'elle se déplacerait de nouveau presque normalement grâce à la rééducation. Au pire aurait-elle dû se servir d'une canne... Mais elle en avait décidé autrement. Pouvait-on choisir de faire un AVC tout comme on choisissait de ne plus faire bouger sa jambe droite ? Encore une question énigmatique... Je finis par me dire que si je mettais 10 € de côté à chaque fois que je me demande des choses étranges, je pourrais sans doute partir au soleil pour mes prochaines vacances, loin de tout... Pourquoi ne pas mettre une tirelire à la maison pour cela ? Pour toutes ces pensées qui me surprennent, ces questions sans réponse, tout ce que je n'écris pas dans le journal...

Ma mère a quitté la cuisine pour aller s'installer dans un large fauteuil du petit salon. Elle grimace en s'installant le plus confortablement possible. Je joue la fille attentionnée en lui glissant sous sa jambe à demie morte un pouf destiné à la soulager un peu. Les médecins parlent de douleurs fantômes. S'ils savaient à quel point le terme me semble juste !

Je croise son regard alors que je m'assieds dans un autre fauteuil pour avaler une tasse de thé. Je sais à quoi elle pense, ou plutôt à qui, et je suis prête à me brûler au dernier degré pour vider au plus vite ma tasse et me sauver de cette maison que je ne supporte plus. Mais le malaise passe et un sourire vient même adoucir ses traits.

– J'ai un service à te demander, Léanne.

Prononcer mon prénom lui demande un effort, je le sais. Elle a donc quelque chose d'important à me dire.

– Vas-y.

– Je voudrais que tu m'emmènes faire quelques achats de vêtements.

Heureusement que je suis assise ! Ma mère, qui déteste sortir de chez elle et rend florissants tous les commerces de vente en ligne, veut aller faire du shopping avec moi !

– Pourquoi pas, réussis-je à dire presque normalement.

– Je t'épate là, hein ?

– Oui, j’avoue...

Elle bouge un peu dans le fauteuil en grimaçant de nouveau.

– Figure-toi que je suis invitée au mariage de la fille aînée de Fatouma. Mais j’ai réalisé que je n’avais rien à me mettre pour cette occasion.

J’appréciais déjà sa femme de ménage pour la patience avec laquelle elle traitait ma mère, mais elle venait de gravir un échelon supplémentaire sur l’échelle de mon estime. Je me sens heureuse de savoir que ma mère va sortir un peu et voir des gens.

– Eh bien, on pourrait aller ensemble faire un peu de shopping dans les jours à venir si tu veux.

– J’aimerais beaucoup.

Son expression me semble sincère. Cette escapade lui fait-elle vraiment plaisir ? J’aimerais que cela soit le cas. Je me lève pour aller fouiller dans mon sac à main qui traîne sur un autre fauteuil et prends mon agenda et mon carnet en cuir.

– Tu l’as toujours...

– C’est indispensable si je veux m’organiser un minimum, fais-je semblant de ne pas comprendre.

– Je parlais de ton journal intime...

Je laisse filer les pages de mon agenda jusqu’à cette semaine avant d’affronter de nouveau son regard.

– Oui. J’en ai besoin.

La douleur que je vois sur son visage n’est pas feinte. Il faut que je change de sujet, très vite.

– Je finis plus tôt vendredi, ça t’irait ?

Elle acquiesce en silence et je note *Shopping avec maman* sur la plage horaire de l’après-midi. J’ouvre aussi mon carnet. Ici, je ne me suis jamais cachée pour écrire ce que je souhaitais. Cette thérapie lancée il y a bien des années par un psychologue engagé pour

m'aider m'a permis d'avancer dans la vie et de rapidement me débarrasser de l'enquiquinant poseur de questions. Je préfère me poser seule ces dernières et me donner le temps que je veux pour y répondre.

Lundi soir, dîner chez maman. Ce n'est pas la joie, comme d'habitude, mais elle me fait une demande surprenante : elle veut aller s'acheter des fringues. Elle est invitée au mariage de la fille aînée de Fatouma. Ça fait un paquet d'années que je n'ai pas fait les boutiques avec elle... Mais l'aventure me tente, rien que pour avoir des choses à écrire dans mon carnet. On a donc convenu d'un RDV vendredi après-midi prochain.

Elle s'obstine aussi à croire que je finirai mariée avec Damien...

J'esquisse un sourire en refermant mon journal. Maman ne m'a pas quittée des yeux, je le sais.

– Tu as l'air heureuse, lâche-t-elle quand je relève le nez de mes écrits.

Je suis incapable de lui répondre le convenu « toi aussi ». Je me contente de sourire...

Un coup d'œil à la pendule me convainc qu'il est temps de partir : je dois encore prendre le bus pour rentrer et, cette fois-ci, je doute que mon bel inconnu soit dedans...

Après avoir machinalement éteint l'alarme qui protège ma maison, je pénètre dans mon vaste rez-de-chaussée sans allumer la lumière. Cette maison, je la connais par cœur. Bien plus que si je l'avais simplement achetée : j'en ai dessiné les plans dans les moindres détails, l'adaptant totalement à mes désirs et mes besoins. Cela m'a pris une année entière pour la penser, et une autre année pour la faire construire en surveillant quotidiennement que chacun de mes souhaits étaient bien respectés. Je n'aurais pas pu habiter ailleurs. Mon antre correspond en tout point à ce que je suis, à mon caractère, et s'adapte parfaitement aux exigences de mon quotidien.

Je traverse une partie de l'espace où les zones sont sommairement délimitées : le salon sur ma gauche avec son canapé blanc et l'immense télévision qui me sert assez peu, la cuisine rouge et noire avec son imposant bar dans mes onze heures, puis un long couloir qui dessert quelques pièces dont ma chambre. La décoration est sobre, voire épurée. Il fallait que ce lieu de vie soit facile à entretenir. Je jette un coup d'œil à gauche de la télévision : par terre, mon robot ménager a regagné de lui-même son socle de rechargement après avoir aspiré le carrelage marbré qui recouvre l'intégralité de mon sol. Pas besoin de femme de ménage.

J'ouvre le réfrigérateur qui lance un rai de lumière crue à travers ma cuisine. Une part du bourguignon d'hier soir m'attend. Je la place dans le micro-ondes puis je transfère l'une de ses semblables du congélateur au réfrigérateur pour demain soir.

Quelques minutes plus tard, après avoir rangé mes chaussures et mon épais manteau, je m'installe sur un haut tabouret qui jouxte mon bar. Le fumet du plat cuisiné me met l'eau à la bouche. Je picore les morceaux de viande tout en relisant mon journal. Comme tous les soirs, je vérifie que je n'ai rien oublié de noter à l'intérieur. C'est un peu idiot, je m'en rends compte : depuis le temps que je pratique cet exercice, je n'oublie plus rien. Mais c'est un rituel apaisant. Cela me permet aussi de me repasser le film de ma journée, de noter quelques bonnes idées quand elles me viennent à l'improviste et, parfois, d'anticiper sur le jour suivant en y reportant quelques consignes importantes.

Pour ce soir, je ne vois pas quoi y ajouter. Je prends plaisir, avant de déguster la délicieuse sauce de mon plat, à regarder de nouveau le portrait de l'inconnu du bus. J'affine quelques traits en me fiant à ma mémoire, mais laisse le dessin en friche en espérant croiser de nouveau sa route afin de le parfaire *in situ*.

La fatigue me gagne. La semaine ne fait pourtant que commencer.

Je débarrasse mon assiette, la nettoie sur-le-champ et range méthodiquement la vaisselle dans les placards. Puis, je sors un bol que je pose sur le bar, juste à côté de mon carnet en cuir et programme la cafetière.

Avant d'emprunter le couloir pour aller me coucher, je vérifie que la porte de la maison est bien verrouillée et je remets en route l'alarme...

2 - Mardi : une bonne idée

Je prends mon temps. Comme souvent le matin, je sirote mon café tout en feuilletant mon journal. Pas de télévision. Pas de radio. C'est un moment où le monde extérieur ne me concerne pas encore. Je suis avec moi... et moi ! Et c'est tout. Je m'interdis même de penser à ce que sera ma journée ou encore à programmer quoi que ce soit. C'est mon réveil, mon moment rien qu'à moi, quelque chose que personne ne peut atteindre.

Mon regard s'arrête sur les courbes du visage de l'inconnu du bus. Il est assez séduisant... Je trace son menton du bout du doigt : sera-t-il là aujourd'hui ? Le reconnaîtrai-je ? Je ne suis pas toujours très physionomiste, je le sais bien... S'il avait changé de manteau, ou s'il portait un bonnet... Je me rassure rapidement : le regard qu'il me lancera devrait suffire. Et s'il me parlait ? J'en rougis rien qu'en y pensant, là, seule et en pyjama froissé devant mon petit-déjeuner : qu'est-ce que je pourrais bien lui dire pour lui plaire ? C'est qu'il a l'air de quelqu'un de bien, de quelqu'un à qui on pourrait s'attacher facilement...

Je m'arrache à ma rêverie matinale et termine rapidement ma lecture de la page d'hier. La journée commence à se dessiner dans ma tête, signe que la calme période de mon réveil touche à sa fin. Il va être temps pour moi de passer aux choses sérieuses et d'organiser mon emploi du temps.

Comme tous les matins, je nettoie ma vaisselle et la range dans le placard. Puis, mon journal à la main, je me dirige vers la première porte du couloir. Je la pousse d'un geste décidé qui déclenche l'allumage automatique de la lumière et de la radio. Les nouvelles du jour déferlent dans ma salle de sport privative tandis que j'enfile un vieux jogging rangé sur une étagère. Je grimpe sur le marcheur, bien décidée à égaler mon record précédent et pose mon carnet ouvert à la dernière page sur l'ordinateur de bord de l'appareil. Quelques réglages plus tard, je

m'élance à une bonne allure sur le tapis mécanique. Les idées se mettent en place dans ma tête au rythme de ma course. Je fais le point sur ce que je veux réaliser au travail aujourd'hui, espérant que Charles y passera pour me donner un avis sur une idée un peu farfelue que j'ai eue. Je voudrais aussi ne pas croiser Martineau afin qu'il n'aborde pas le sujet de la veille : j'ai envie de passer une bonne journée et non d'avoir une nouvelle altercation avec lui. Je préférerais de beaucoup passer du temps avec Manuella afin qu'elle me parle de cette grossesse qui me semble assez inattendue...

Mon esprit s'égaré alors que mon corps est à bout de souffle. Trempée de sueur mais fière de moi, j'inscris mes performances dans le tableau de la dernière page de mon journal. Il va falloir continuer de faire des efforts pour battre mon meilleur résultat sur le tapis roulant ! Mais c'est un défi motivant.

Après une douche rapide, je passe un moment à choisir avec soin mes vêtements. Le temps maussade de ce mois de février me contraint à remettre mon chaud manteau, mais je n'ai pas envie de porter un tailleur trop classique aujourd'hui. J'opte donc pour une robe en laine marron, assez moulante, avec un douillet col retourné et une grosse ceinture noire. Des leggings de même couleur et des bottines complètent ma tenue. Je jette un coup d'œil critique dans le miroir : même si je ne suis pas un top model, je suis séduisante... Je crois que j'ai besoin de sentir les regards masculins se poser sur moi en ce moment, bien que je ne m'explique pas pourquoi. Mon horloge biologique me jouerait-elle des tours ? Ou bien Manuella m'aurait-elle cruellement rappelé que mon célibat dure un peu trop ? Je préfère éloigner toutes ces questions, me concentrant sur la simple satisfaction de me sentir désirable.

Sans plus réfléchir, je m'élance vers la porte d'entrée. Au passage, j'allume du bout du pied mon robot aspirateur bien qu'il me semble que le sol soit encore très propre. Puis, les mêmes gestes rassurants reviennent, tel un rituel quotidien : j'enfile mon manteau, attrape mon sac à

main, ferme la maison à clef, enclenche l'alarme et vérifie que mon journal intime est bien dans la poche intérieure de mon vêtement.

Je me suis installée dans le bureau de Charles. J'aime cette pièce à la fois vide de toute présence humaine mais pleine de vie. Charles ne passe pas tous les jours au bureau. Il mène une existence un peu bohème, rentier grâce aux parts qu'il a dans la société florissante de son frère qui lui verse tout de même un salaire en contrepartie des idées de génie qu'il a parfois. Charles n'est pas un architecte comme nous tous. Il n'a pas fait d'études en ce sens. Charles est dessinateur, illustrateur et rêveur. Quand il n'est pas en train de créer des dessins pour une maison d'édition, il revient faire un tour chez nous pour mettre sa touche de fantaisie dans nos projets. Je crois que c'est la raison de ma présence aujourd'hui : son bureau m'inspire !

Je relève le nez de l'immense table à dessin devant laquelle je suis penchée depuis plus d'une heure. Mon idée a pris forme. Sur un tabouret à côté de moi trônent les textes légaux qui devraient me permettre de la concrétiser. Notre nouveau client voulait un lien entre nos créations, je crois qu'il ne va pas être déçu.

Je m'étire. Ma main frôle l'une des nombreuses plantes vertes qui envahissent le royaume de Charles. Elles masquent les tiroirs aux étiquettes trop sérieuses et les sobres placards. On trouve parfois des objets surprenants dans leurs pots : des porte-mines oubliés, un dessin froissé, quelques post-it et même des dossiers entiers ! Je ne pense pas que Charles confonde ses plantes vertes et sa poubelle, j'ai plutôt l'impression qu'il y remise certaines choses, comme si elles avaient besoin de grandir avant d'être de nouveau utilisées. Comme s'il demandait aux végétaux de veiller sur ses idées, de les faire mûrir comme l'une de leurs fleurs, avant de les reprendre pour leur donner une finalité. Je me demande si mon journal serait différent si je le laissais ainsi quelques jours au pied d'une plante verte... L'idée

d'abandonner ainsi toute ma vie dans un pot de terre me fait frissonner : j'en serais incapable,
je le sais bien.

– Tiens, tiens, tiens...

La voix me fait sursauter